

PATRICK MATAGNE

LES NOUVEAUX
NAINS MAGIQUES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-385-0

Dépôt légal : novembre 2022

La femme au bain

Le bain de vendredi soir

Elle se dévêtit, laissant ses habits tomber mollement à même le sol, dans un désordre sur lequel elle ne se retourna pas.

Le crépuscule s'annonçait déjà quand elle avait ordonné à la femme de chambre de procéder à la mise en eau de sa baignoire avant de finir son service.

La vaste demeure était enfin déserte.

La jeune femme voulait profiter au plus vite des derniers rayons du soleil couchant, se retirant insensiblement des faïences bleues de sa spacieuse salle de bain, dont la fenêtre donnait sur le parc. Au centre de la pièce trônait une baignoire sabot blanche aux pieds de bronze et à la robinetterie dorée. Tout ici était dans un style espagnol délicieusement suranné. Les motifs anciens et arabisants des faïences savamment fendillées, faisaient la fierté de la maîtresse des lieux, au point qu'elle organisait des visites de sa salle de bain, exclusivement pour ses amies les plus proches, comme d'autres le feraient d'un musée très privé, réservé à de rares initiés.

Elle avait décidé, malgré l'heure avancée, que nul éclairage artificiel ne viendrait troubler cet instant de paix, d'intimité avec elle-même et avec l'univers. La nuit entrerait ici à son heure, dans la tiédeur des vapeurs du bain.

Telle Ondine, elle se glissa dans l'eau parfumée avec délice. Elle frissonna légèrement bien que la température fût idéale, mais c'était de plaisir. Elle avait tant attendu ce moment. Cet interminable et morne après-midi de visite à une grand-tante l'avait épuisée. La vieille dame l'avait retenue auprès d'elle de longues heures, usant d'une forme d'autorité plaintive à laquelle sa nièce se soumit pour ne pas se sentir coupable. Presque allongée dans son fauteuil de relaxation, l'aïeule qui présentait tous les signes d'une sénilité avancée, usa de futiles prétextes, de la plus haute importance selon elle. La jeune visiteuse feignit

la compassion quand, ostensiblement affligée, elle lui conta par le menu tous les symptômes de la maladie de son petit chien, un arrogant yorkshire terrier qui ne cessa de japper après les rideaux qui ondulaient sous la brise. Cela semblait divertir grandement sa maîtresse qui encourageait l'horrible animal, ponctuant ses commentaires bienveillants par de petits rires, étouffés dans un mouchoir de soie brodé.

La jeune femme n'eut d'autre choix que de supporter avec des sourires de convenance les jérémiades de la vieille, qui ne l'attendrissait en aucune façon. Elle en prit son parti : elle ne serait pas dans son bain à cinq heures comme à l'accoutumée.

Après cette pénible épreuve, elle goûtait d'autant plus sa solitude dans sa vénérable bâtisse à l'écart du bourg, protégée des regards par un parc arboré. La qualité du silence était parfaite à cette heure-ci. Les nombreuses pièces vides le resteraient pendant deux jours et la belle solitaire s'en délectait par avance.

L'eau tiède, clapotant doucement, renvoyait encore de faibles éclats de lumière dansant sur les parois immaculées de la baignoire. Elle aimait sentir son corps se détendre, ses chairs s'amollir. Elle était fière de son anatomie. Elle aimait particulièrement ses seins, qu'elle trouvait absolument parfaits. Elle ouvrit les genoux qu'elle reposa sur les côtés obliques de la baignoire. Elle laissa l'eau jouer avec les régions les plus intimes de son corps. Elle eut alors envie de s'assoupir ainsi, en rêvant de caresses très douces.

C'est alors qu'elle entendit une voix, ou plutôt l'écho d'une voix. Des sonorités cristallines l'avaient tirée de sa sensuelle rêverie. Elle crut d'abord que son imagination avait créé cette voix qui résonnait encore dans sa tête. Cependant, elle l'entendit à nouveau aller et venir. L'envoûtement provoqué par cet étrange phénomène acoustique s'estompa pour céder la place à une inquiétude, et bientôt à un malaise. Aucun mot ne se détachait de ce qui ressemblait maintenant à un chant, ou plutôt à une psalmodie, comme celles que les enfants récitent par jeu.

Des garnements se seraient-ils introduits par effraction dans son parc pour venir jouer jusque sous ses fenêtres ?

S'accrochant à cette hypothèse, elle bondit hors de l'eau, ruisselante et frissonnante. Encore étourdie par ce mouvement brusque, elle enjamba la baignoire et saisit à tâtons sa sortie de

bain, là où elle savait la trouver. Il faisait si sombre maintenant. Elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit. Le chant semblait s'éloigner. Elle scruta néanmoins la pénombre, sans remarquer de mouvement ou de bruit suspect. Cette inspection terminée, elle referma la fenêtre et fit volte-face vers l'intérieur de la pièce. La voix était à nouveau nettement audible. Faisant le tour de la salle, elle crut noter que son intensité augmentait. Elle montait dans les aigus lorsqu'elle s'approchait de la paroi qui séparait la pièce de bain de la chambre bleue. Elle colla alors son oreille à la froide faïence embuée. Comment pouvait-elle faire une chose pareille ? La voix sortait-elle des murs ? Quelle folie ! Fâchée contre elle-même, elle se dit qu'elle devait perdre la raison. Une autre forme de démente que celle qui affectait sa vieille tante s'emparait d'elle assurément.

Et puis le silence reprit la place qui lui revenait à cette heure-ci. Elle eut beau tendre l'oreille pendant de longues minutes, seule sa propre respiration saccadée rompait la quiétude enfin retrouvée de sa pièce préférée.

Alors elle décida d'allumer tout ce que sa demeure comptait d'éclairages. Elle déambula dans chacune des salles, méthodiquement, laissant des feux allumés après son passage, comme pour se réapproprier son territoire, jusqu'au moindre recoin. Le malaise s'estompait. Ce tour de reconnaissance acheva de la convaincre que rien d'anormal ne s'était produit. Elle avait rêvé.

Elle finit sa boucle par la chambre bleue, qui jouxtait la salle de bain. Elle dut se rendre à l'évidence. L'angoisse montait à nouveau et prenait la forme d'un étau qui lui serrait la gorge et faisait accélérer son pouls. Elle fut tentée par la fuite. Mais c'eût été déchoir à ses propres yeux. La peur fit place à une colère rentrée. Elle ferma le poing droit et entreprit de donner de faibles coups sur la paroi. Elle sonna creux. Qu'y avait-il à l'intérieur ?

Elle mettrait tout en œuvre pour le savoir.

La cloison

Les chocs résonnant contre la cloison de la chambre bleue du premier étage, firent trembler le lustre de cristal de la pièce du dessous, dans laquelle elle s'était stratégiquement repliée. Elle ne tenait pas à s'éloigner du lieu de l'exploration, mais ne voulait pas avoir l'air de se mêler de l'ouvrage des deux ouvriers qui s'affairaient. Elle avait été claire avec eux. Seule la cloison donnant sur la chambre devait être abattue avec précaution, tandis que celle qui portait les faïences de grande valeur, côté salle de bain, devait être préservée. Ils semblaient avoir cru son histoire de claquement de tuyaux, qui devaient certainement parcourir le vide ménagé entre les deux pièces.

Est-ce qu'elle était vraiment décidée à faire casser une cloison sans certitude que les arrivées d'eau y passent ? Oui. Elle assura aux ouvriers qu'elle prenait le risque. Non. Elle ne possédait aucun plan de la plomberie. Les installations étaient fort anciennes et probablement vétustes. Elle craignait même qu'il y ait des fuites ou des infiltrations. Elle voulait en avoir le cœur net et ne plus être incommodée par ces désagréables bruits de tuyauterie.

Les coups cessèrent. Des exclamations s'en suivirent.

— Madame, pouvez-vous monter s'il vous plaît ?

Elle s'imposa de refermer son livre avec un calme excessif, réprimant son envie de gravir les marches quatre à quatre. Elle ne voulait pas se laisser submerger par ses émotions devant des étrangers. Alors elle respira profondément et entreprit son ascension à pas mesurés.

Lorsque la dame parut dans la pièce aux tons pastel et aux meubles recouverts de bâches, elle trouva les deux hommes à genoux devant quelque chose qu'ils avaient déposé sur des feuilles de papier journal.

— C'est incroyable ! s'exclamait l'un.

— Je n'ai jamais vu pareille chose, ajoutait l'autre.

— Regardez ça madame, dit le plus costaud des deux d'une voix blanche.

Elle se pencha sur les objets qui leur causaient tant d'effroi. Elle crut s'évanouir et eut à peine le temps de trouver une chaise sur laquelle s'effondrer.

Les deux hommes avaient délogé des ossements. Ils lui montrèrent un crâne aux orbites démesurées, quatre membres détachés du tronc. D'autres petites pièces osseuses qu'elle n'identifia pas étaient en désordre.

— On dirait un squelette d'enfant.

— Drôle d'enfant, tu as vu les proportions ! Ou alors c'était un enfant affecté de terribles malformations osseuses. Regarde la taille des mains et des pieds.

Elle était disproportionnée en effet.

Pour couper court à toute tentative d'explication ou à d'éventuelles questions de la part des deux artisans, elle leur demanda d'emballer ces objets et de lui confier le soin de les remettre aux autorités. Elle connaissait un spécialiste qui se chargerait des formalités. Les deux hommes ne se firent pas prier, manifestement soulagés d'être débarrassés de cette responsabilité.

Reprenant une posture professionnelle, ils déclarèrent que pour le reste, ils n'avaient rien remarqué d'anormal dans le vide sanitaire ménagé entre les deux cloisons, dans lequel ne passait aucun tuyau. La plomberie devait avoir été installée ailleurs, dans le plancher sans doute. Ils avaient tout nettoyé et évacué les gravats depuis une fenêtre au moyen d'une goulotte. Ils tinrent à le faire constater à leur employeuse, invitée à se pencher à la fenêtre.

Puis celui qui semblait être le chef annonça sans ambages que le lendemain deux de leurs collègues prendraient la relève pour monter une nouvelle cloison. Eux-mêmes étaient engagés sur un autre chantier. Il était sincèrement désolé. Elle comprit à son regard fuyant qu'il ne tenait pas à revenir dans cette maison. Son compagnon tournait ostensiblement le dos tout en rangeant bruyamment quelques outils. Elle fit le pari que les deux hommes garderaient le silence sur leur étrange découverte auprès des collègues qui termineraient leur ouvrage. En vérité, s'ils ébruitaient la chose, pour elle cela n'avait guère d'importance.

Bien plus, elle aimait l'idée que dans le village, le bruit puisse courir que sa demeure recelait des squelettes dans les murs. Cette rumeur serait propre à éloigner les superstitieux villageois, parmi lesquels se trouvaient des maraudeurs dont certains n'hésitaient pas à franchir la clôture pour chaparder des légumes, jusqu'aux abords de la serre tropicale heureusement verrouillée. Son jardinier, une force de la nature, avait saisi par le collet un de ces intrépides qui s'était aventuré jusque-là en plein jour. Elle lui fit confiance quand il lui rapporta qu'il lui avait fait amèrement regretter son intrusion. Il lui suggéra de prendre un chien de garde. Elle refusa, car elle détestait ces animaux agressifs, bruyants et malodorants.

Oubliant provisoirement le mystère de la voix dans le mur, elle se délecta à cette pensée que sa maison pourrait avoir la réputation d'être hantée et envisagea sérieusement, scientifiquement, de lever l'énigme du petit squelette.

Dès le lendemain, deux maçons vinrent construire une nouvelle cloison. Rien dans leur comportement ne trahit une quelconque gêne. Assurément, ils ignoraient tout de la macabre découverte. La semaine suivante, le peintre proposa un bleu maya, entre bleu clair et bleu-vert, qui l'enchantait au point de faire repeindre toute la pièce, murs et plafond, de cette couleur venue du fond des âges.

Les choses étaient enfin rentrées dans l'ordre. Après plusieurs jours passés à faire sa toilette dans le petit cabinet du rez-de-chaussée, elle put à nouveau prendre son bain de cinq heures dans sa pièce à elle. La première fois avec une petite appréhension, elle dut se l'avouer. Mais elle s'était déjà persuadée qu'elle avait été victime d'une hallucination auditive. De fait, elle renoua vite avec le plaisir alangui de cette heure quotidienne passée avec elle-même. Plus rien d'anormal ne se produisit et sa vie de femme oisive et cultivée reprit son cours.

Elle était souvent conviée à des manifestations culturelles pour partager avec d'autres érudits des idées inspirées par les philosophes des Lumières. D'ordinaire, elle occupait son temps entre lectures, préparations de séminaires et longues promenades dans le parc. Mais dernièrement, elle refusait la plupart des invitations.

Le vieux professeur

Elle sollicita un de ses anciens contacts au Muséum afin qu'il lui facilite la consultation d'ouvrages rares d'ostéologie. Elle explora aussi l'univers des pathologies osseuses dans des encyclopédies médicales.

Après de patientes recherches lors desquelles elle avait réalisé avec minutie des dessins de la totalité des pièces osseuses dont elle disposait, le squelette pourtant reconstitué avec soin résistait toujours à ses tentatives d'identification. Elle était tentée de conclure qu'il n'existait aucun être semblable qui fut répertorié jusqu'à ce jour. Mais elle se rendit à l'évidence. Elle avait besoin, avant de refermer ce dossier, des conseils de spécialistes en qui elle pourrait avoir entièrement confiance et qui pourraient l'aider à orienter ses recherches vers d'autres domaines de la connaissance. Elle pensa alors à son vénérable professeur de paléontologie humaine. Celui-là même qui s'était rendu célèbre pour avoir découvert un fragment de mâchoire d'australopithèque dans une strate géologique, sous une latitude désertée par ses éminents collègues qui se gaussèrent de son entêtement jusqu'à sa retentissante communication à l'Académie des sciences.

Couvert d'honneurs par ceux qui l'avaient naguère traîné dans la boue, il s'était retiré depuis longtemps, mais l'ancienne étudiante n'avait jamais perdu sa trace et suivait ses recherches. Le hasard voulut qu'il vînt prendre ses quartiers non loin de chez elle.

Elle avait conservé précieusement un carton glissé dans un de ses livres.

— Passez donc me voir un jour, lui avait-il dit avec nonchalance lors d'une séance de dédicace.

— Vous me parlerez de vos travaux.

Elle ne le fit jamais, car elle abandonna l'incertaine carrière de paléontologue pour celle de riche rentière.

Elle lui rendit visite après avoir sollicité un rendez-vous par une lettre qu'elle lui fit porter, sur laquelle il avait simplement griffonné en retour : Avec grand plaisir.

Elle le trouva égal à lui-même. Il était de ces personnes qui semblaient avoir toujours été âgées.

— Entrez chère demoiselle, vous qui fûtes ma plus brillante étudiante. Quelle déception pour moi que vous n'ayez pas poursuivi une carrière si prometteuse. Mais voilà que je radote ! Qu'est-ce qui vous amène ?

Elle ouvrit le grand carton à dessins qu'elle avait apporté et en extrait successivement les feuilles qu'il examina en silence, en même temps qu'elle lui faisait un compte rendu, aussi précis que possible, des recherches qui avaient occupé une grande partie de son temps ces trois derniers mois. Elle resta volontairement assez évasive sur les conditions dans lesquelles le petit squelette avait été découvert.

Quand elle eut terminé, il se leva avec une étonnante souplesse, manipula un cordon qui déclencha presque aussitôt la venue d'une servante à laquelle il demanda d'apporter le thé.

— Nous autres vieillards avons nos routines. Joignez-vous à moi. D'ordinaire, je suis seul devant ma tasse.

Il sourit brièvement et garda le silence pendant que la domestique, qui devait avoir anticipé la demande prévisible de son maître, servait déjà le thé dans des tasses de porcelaine blanche. Elle sortit et le vieux savant reprit la parole.

— Vous avez réalisé un travail méthodique et approfondi qui vous honore. Je vous reconnais bien là. Mais vous avez fait fausse route. Et ceci depuis le début. Les connaissances dont vous avez besoin pour avancer dans votre enquête ne relèvent pas de l'ostéologie, ni même de la paléontologie ou de toute autre discipline reconnue, mais d'un domaine non académique.

— Mais, professeur, comment s'appelle cette science ?

— Il s'agit d'une science occulte, encore officiellement innommée. Ses adeptes, qui se comptent sur les doigts d'une main, étudient le petit peuple des elfes, des lutins, des gnomes, des nutons et des fées. Ces spécialistes travaillent dans l'ombre, de peur d'être la risée du monde savant. Même entre eux, ils évitent de communiquer à visage découvert.

Elle resta interdite. Rien ne l'avait préparée à un tel discours de la part d'un savant connu pour le sérieux de ses recherches scientifiques.

— Vous savez ma chère, les savoirs sur ces êtres étranges ont été collectés, affadis, déformés au cours des siècles par des faiseurs de contes destinés aux enfants. De telles horreurs, à l'origine de tant de niaiseries ! C'est un comble ! Le fait est qu'aujourd'hui, l'accès aux informations que nos anciens possédaient sur ces races de petits humanoïdes prétendument issus, au pire du folklore, au mieux de mythologies, est devenu presque impossible, en tout cas en faisant appel à des méthodes scientifiques traditionnelles.

Oubliez tous ce que je vous ai appris sur les bancs de l'université. Ce que je désigne improprement comme une science n'existe pas, il n'y a aucune source fiable. Oubliez aussi toutes vos méthodes d'investigation, aussi rigoureuses soient-elles. Je dirais même que la rigueur scientifique qui fait d'ordinaire la qualité de votre travail vous éloigne ici du but, dressant chaque jour contre vous des obstacles nommés : causalité, observation des faits, mise en relation de connaissances acquises, rationalité, etc.

— Je suis découragée professeur. Indiquez-moi le chemin.

Manifestement, il n'avait plus l'intention de reprendre la parole. En tout cas pas immédiatement. Il la considéra de ses petits yeux d'un bleu très pâle. Il portait un bonnet de laine écru, qui aurait pu être ridicule s'il ne coiffait pas une tête d'une grande noblesse. Il n'avait rien perdu de sa vivacité, ni de sa sagacité depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu, il y avait de cela bientôt dix ans. Sa veste de velours sombre et son pantalon, qui avaient dû être assortis à une époque reculée, trahissaient chez celui qui les portait une grande indifférence pour les apparences.

Tout à coup, il se leva prestement, trottina quelques instants en balayant du regard les rayonnages encombrés de livres précieux et les tables surchargées d'un désordre de grimoires et de papiers divers, puis revint s'asseoir à son bureau Mazarin, dont il manipula les tiroirs comme s'il y cherchait quelque chose. Manifestement, il ne trouva pas. Pendant ce temps, elle considérait la surface de bois devant lui. On ne se serait pas attendu à ce que la table de ce meuble soit aussi ordonnée. Deux petites

pires de livres, un plumier, un sous-main, et c'était tout. Cela ne correspondait pas au reste de la pièce, ni même à l'image qu'on pouvait se faire du personnage. L'ancienne étudiante se dit que le vieux monsieur avait dû faire à la hâte une mise en ordre de son bureau, en prévision de sa visite. Elle se sentit flattée.

— Vous ne m'avez pas tout dit ma chère enfant. Vous m'avez seulement rapporté que ce squelette se trouvait chez vous, dans la cloison qui sépare une chambre de la salle de bain et qu'il a été découvert, « par hasard » alors que des ouvriers entreprenaient des travaux de rénovation.

Je ne crois pas au hasard. Pensez-vous que j'ai découvert mon australopithèque par hasard, il y a de cela bientôt trente ans. Bien sûr que non. Je savais qu'il était là, contre toute logique scientifique et au risque d'être exclu de l'Académie des sciences. Pourquoi me suis-je entêté ? Je l'ignore encore aujourd'hui et je quitterais sans doute ce monde avec cette interrogation, si je n'avais pas décidé qu'elle était sans fondement.

Son regard devint bleu acier.

— Racontez-moi vraiment ce qui s'est passé, ou alors sortez de chez moi. Vous me faites perdre le précieux temps qu'il me reste.

Son visage s'était soudain fermé, ses mains s'agitaient nerveusement tandis qu'il manipulait un porte-plume. Elle se sentit nerveuse elle aussi, comme par contagion. Il l'avait mise au pied du mur : soit elle sortait pour ne jamais revenir, soit elle livrait toute l'histoire, sans oubli ni censure.

Alors, elle lui parla de la voix cristalline sortant du mur, de sa terreur, de sa décision de faire ouvrir la cloison alors que rien ne l'exigeait, de la stupéfaction des ouvriers, de sa longue quête épuisante et infructueuse au Muséum.

Elle avait l'impression d'avoir de la fièvre. Elle avait peur et en même temps elle espérait qu'il la jette dehors tant elle avait honte d'avoir raconté une histoire aussi grotesque à un éminent savant. Il n'en fut rien. Le vieux professeur avait posé ses mains à plat et son visage était à nouveau calme et souriant. Il avait obtenu ce qu'il souhaitait : une honnête et complète confession.

— Quelle heure était-il quand vous avez entendu cette voix ?

— Je ne peux pas vous dire exactement. La nuit tombait en tout cas. J'avais été retardée par une longue visite faite à une tante malade.

— À quelle heure prenez-vous votre bain généralement ?

Elle fut décontenancée par une question aussi déplacée de la part d'un homme à une femme. Elle bredouilla quelque chose que le professeur ne comprit pas.

— Répétez cela, je vous prie. Votre réponse est d'une grande importance. Pas de fausse pudeur, je suis un vieil homme vous savez.

— Et bien d'ordinaire, je prends mon bain chaque jour à dix-sept heures.

— C'est trop tôt mademoiselle.

Elle resta interloquée devant une réponse aussi inattendue. Le professeur reprit aussitôt.

— Vous m'avez demandé quel était le chemin. Je l'ignore, mais je sais une chose. Continuez à vous baigner à cinq heures et vous ne le trouverez jamais.

Un conseil. Prenez votre bain à la nuit tombée, en évitant l'éclairage artificiel. Mais ne le faites que si vous êtes prête à affronter vos peurs. J'en sais quelque chose. Ajouta-t-il à mi-voix.

Elle aurait voulu le pousser à développer son propos, mais il l'en dissuada, déclarant qu'il avait un engagement à honorer. Il était au regret de devoir en rester là pour aujourd'hui.

Elle monta en voiture sans dire un mot. Son chauffeur comprit qu'elle voulait rentrer chez elle au plus vite.

Elle se sentait flouée. Elle lui avait tout dit. Il lui cachait quelque chose, elle en était convaincue. Quelque chose qu'il lui dévoilerait, peut-être, après qu'elle aura pris un bain nocturne et qu'elle sera revenue pour lui faire son rapport. Elle se mit à rire devant le ridicule défi : prendre un bain, conformément aux préceptes d'un vieux professeur de paléontologie, académicien de son état, puis lui en faire le compte rendu.

Elle était décidée à en découdre avec ce rusé personnage. Il la tenait sans doute pour une couarde, il voulait la mettre à l'épreuve. Elle allait le prendre ce bain à la nuit tombée.

Les bains nocturnes

Dire qu'elle se sentait sereine eût été exagéré quand elle pénétra dans sa salle de bain à la nuit tombée. En tout cas, elle était satisfaite d'avoir réussi à passer la journée sans rien modifier de son programme habituel.

La visite mensuelle du médecin venu l'examiner et renouveler son ordonnance faisait partie de ses rendez-vous incontournables du jour. Il lui trouva bonne mine et lui proposa de diminuer sa dose de tranquillisants et de somnifères. La série de sombres tragédies qui avaient frappé sa famille était loin maintenant. Il lui assura qu'elle commençait à sortir la tête de l'eau. Ce diagnostic lui donna de l'assurance pour le reste de la journée.

Après avoir raccompagné son docteur jusque sur le perron, elle pria la cuisinière de préparer désormais un repas froid, chaque soir avant de finir son service. Elle le consommerait plus tard, après son bain qu'elle ferait couler elle-même à partir de maintenant, comme elle le précisa à la femme de chambre qui fronça les sourcils, mais ne fit aucun commentaire. Enfin, elle dicta de nouveaux horaires à ses gens de maison. L'essentiel pour elle était qu'ils quittent sa demeure plus tôt chaque soir.

Tout ce petit monde parti, elle commença à suivre les mouvements de la lumière portée par les derniers rayons du soleil sur le tapis du salon Voltaire. Excitée et un peu nerveuse, comme quand elle se rendait à un rendez-vous galant, elle gravit les marches qui la conduisaient à sa salle de bain, devenue salle d'expérience.

Elle se dénuda prestement et faillit chantonner en enjambant la baignoire pour se plonger dans l'eau dont elle ajusta la température. Elle se força à faire quelques inspirations profondes. Son cœur battait trop vite. Le ciel s'assombrissait maintenant que le soleil s'était abîmé derrière les arbres du parc. Elle